

UN BERBÈRE CHEZ
LES IROQUOIS

3. Où il est question de pizza algéroise

Je m'aperçois que je suis depuis 48 heures à Montréal et que j'ai passé très peu de temps avec la nièce qui m'héberge. Elle aussi, c'est pourquoi, bourrée d'intuition féminine, ou lucide, c'est selon, elle me dit :

- Ecoute, aujourd'hui on va faire un pique-nique avec les enfants parce que je sens que dans les jours à venir, on va très peu se voir !



Photos : DR

Optimiste, je lui rétorque :

- Mais non, voyons ! Nous sortirons souvent ensemble.

Je constaterai à la fin de mon séjour qu'elle avait vu juste. Donc sortie au canal de Lachine. J'ignorais que cette échappée familiale allait occasionner un débat impromptu sur la texture de la pizza. Hakima avait préparé quelques petits plats à savourer ensemble, dont des morceaux de pizza à la pâte levée recouverte d'un coulis de tomates, piquée d'une olive noire et d'un bout d'anchois. C'est ce que nous mangions, enfants, à l'entrée du lycée Abane-Ramdane.

Sauf qu'à l'époque, cela s'appelait une... coca.

J'avoue ne pas être très sûr de l'orthographe car je n'ai jamais vu ce mot écrit. Le temps et la modernité passant par là, la belle est devenue pizza. Je me revois à l'entrée du lycée comptant fébrilement mes piécettes pour me payer ce qui revêtait à mes yeux des allures de sandwich exotique.

Sensibles à ma nostalgie, les enfants ont élégamment déclaré qu'ils n'aimaient pas la pizza pour me laisser leur part. Quelques jours plus tard, à l'occasion d'un rendez-vous avec Hamza Debbagh dans un café de Jean-Talon, nous évoquerons également deux marchands ambulants ressurgis du passé, l'un de cocas, l'autre de kalentika, garantita pour les Algérois, tout en en savourant une. Nous fîmes tous deux le constat que si nous nous souvenions parfaitement de la charrette du vendeur, du plateau dans lequel il coupait sa marchandise, du cou-teau et bien sûr du goût de la garantita et de la coca, nous n'avions, en revanche, ni lui ni moi, aucun souvenir du visage du bonhomme.

Arrivés au canal de Lachine, la chance nous sourit. Nous trouvons une place de parking presque du premier coup. Hakima vérifie quand même les horaires de stationnement car dans une société aussi policée, les amendes pleuvent. Tu dépasses ton temps de quelques minutes, tu casques. Tu traverses là où il ne faut pas, tu débourses. Tu jettes un

papier sur le sol, tu dégaines ta carte bancaire.

C'est le prix de l'ordre et de la discipline. Mais ça implique une telle vigilance que parfois, on peut comprendre la nostalgie du laxisme algérien.

Avec Hakima, nous nous souvenons des pique-niques que nous faisons en Algérie, au barrage du Hamiz, à la fin des années 1980, juste avant le grand bascu-

lement. Ils nous permettaient de profiter de cette belle nature dans laquelle nous vivions sans la voir à Alger. Mais la véritable raison de ces escapades, pour moi, était ailleurs. J'habitais alors dans un quartier populaire au premier étage d'un immeuble, à l'immédiate portée de voix d'un haut-parleur de la mosquée qui m'inondait tous les vendredis des prêches tonitruants et haineux, ce qui m'avait conduit à prendre l'habitude de me mettre au vert les vendredis.

Cette balade bucolique avec les enfants nous entraîne dans des discussions sur le respect de l'environnement au Canada, tout à la fois choix politique et tradition amérindienne. Car chez les Amérindiens, la nature est au centre de la vie spirituelle. Pour eux, cette puissance qu'est le Grand Esprit habite tout le vivant. Leur pensée pourrait se résumer en ces termes : la terre n'appartient pas aux hommes, mais l'homme appartient à la terre. C'est pourquoi ils s'appliquent à honorer et à respecter la terre, l'eau, les plantes et les animaux.



Chez nous aussi, de par la tradition, la nature est respectée en tant que terre nourricière et, survivance panthéiste, comme symbole du sacré. Je pense en particulier à la sacralité octroyée à certains arbres ou certains oiseaux.

De ce point de vue, on aurait pu avoir ça en commun avec les Amérindiens.

Inévitablement, on se demande pourquoi en Algérie on a perdu ce civisme au point de tout saloper. Quand me revient l'épisode suivant.

Je me trouvais à Beni Yenni lorsqu'on m'informa que le scénariste québécois Marcel Beaulieu séjournait à l'auberge en résidence d'écriture du scénario de *Fathma n'Soumer*, le film de Belkacem Hadjadj. Je l'ai baladé dans Beni Yenni et lui ai demandé son impression concernant la Kabylie. Il me répondit :

- La nature est splendide, mais...

J'insistai pour connaître sa réserve. Il me désigna des sacs-poubelle éparpillés, des immondices dispersées... Et me dit :

- Je ne comprends pas...

Il ajouta :

- En tant qu'Amérindien, j'ai un respect sacré pour la nature. Et dès que j'aurai un peu de temps, j'irai nettoyer tout ça.

L'environnement, c'est la grande douleur des Algériens. Je me souviens avoir eu les mêmes discussions avec Dahmane en Californie, avec des cousins en Suisse, et des amis en France.

Les enfants sont heureux de pouvoir s'adonner au roller sur les pistes cyclables des berges de ce canal de Lachine, considérées parmi les plus belles d'Amérique du Nord. Et ils jubilent car ils savent qu'ils vont faire une promenade sur le canal en ferry. Ils insistent pour que je les accompagne mais je préfère m'adonner à une sieste digestive en écoutant le clapotis de l'eau et en me laissant gagner par la sérénité de l'instant et des lieux. Les cris des enfants, qui depuis le pont du ferry agitent maintenant leurs bras avec frénésie, me tirent de ma somnolence.

Calé dans un confortable fauteuil en bois au milieu de la quiétude minérale, je plonge dans un bouquin qui raconte l'histoire de cet ouvrage, construit en 1825, pour contourner les rapides du fleuve Saint-Laurent donnant accès aux Grands Lacs et au Midwest américain. On reconnaît aujourd'hui sa très large contribution à l'expansion économique du Canada.

Il fonctionna durant plus de 130 ans jusqu'à ce que s'ouvre une voie maritime.

Tout le secteur, avant d'atteindre les berges, est un ancien quartier ouvrier parsemé d'usines et peuplé de familles noires, descendants des ouvriers de la

Carnet de voyage canadien
d'Arezki Metref

Retour sur Anjou en fin d'après-midi, ivre de chlorophylle et les yeux emplis de ferveur panthéiste. Comme convenu, c'est là qu'Ali, mon cousin, vient me chercher. Il est accompagné d'un parent, Mohand-Saïd, un électronicien qui a quitté l'Algérie dans les années 1990, lui aussi.

Bien intégré, il raconte qu'il n'a jamais vraiment galéré comme beaucoup de nos compatriotes.

Il a été successivement électronicien, agent immobilier et photographe d'abord par hobby, ensuite par profession.

A peine arrivé chez Ali, Mohand-Saïd qui avait suivi ma tournée en Kabylie en 2007, laquelle avait donné lieu à une série publiée sous le titre de «Kabylie Story», s'est mis en tête de me convaincre que Christophe Colomb avait pu découvrir l'Amérique grâce aux Berbères.

Bien que réticent à cette propension de beaucoup d'entre nous à trouver du Berbère à l'origine de toute chose, je l'ai écouté, pensant qu'il n'était pas impossible que cette conclusion résulte de la découverte de l'astrolabe, instrument sans lequel l'expédition de Christophe Colomb n'aurait pu se réaliser.

Perfectionné en Andalousie, l'astrolabe est forcément berbère.

Eh bien non ! L'explication est ailleurs et elle n'est pas farfelue. Car en panne de moyens pour entreprendre son expédition, Christophe Colomb avait dû recourir aux services d'un armateur du nom de Martin Alonso Pinzon, un descendant d'une famille berbère dont l'aïeul avait fait partie des troupes de soldats berbères du général Tarik Ibn Ziad qui avaient conquis l'Andalousie.

Mohand-Saïd prend congé après avoir convenu qu'il passera nous prendre deux jours plus tard pour une visite à Saint-Adolphe-d'Howard. Ali, qui travaillait le lendemain, lundi, me demanda ce que j'avais prévu.

- L'après-midi, j'ai rendez-vous avec deux amis de mon quartier, cité des Eucalyptus, Hacène Zemani et Saïd Brahimi.

Et je précise :

- Le matin, j'aimerais visiter la mythique rue Jean-Talon, le Petit Maghreb, sur le St-Laurent.

Ignorant totalement où je me trouvais, je lui demande quel transport public il convient de prendre.

- Aucun, me répond-il, on est à 5 mn à pied. Tu sors, à ta gauche, tu longes le jardin public vers la station de métro St-Michel et tu bifurques encore à gauche.

A. M.